**Geneviève Grenon Van Walleghem**

# RECOMPOSITION

Nouvelle

16-21 mai 2008

– Foutaises, déclara fermement le directeur en reposant le dossier sur son bureau, le regard planté dans les yeux de l'archéologue qui lui faisait face.

Celui-ci resta aussi serein qu'il le put, malgré le fracas assourdissant des espoirs s'écroulant en lui.

– Je vais être franc avec vous : votre démonstration est de qualité, et vos conclusions sont remarquablement pertinentes, comme toujours… mais il n'y a pas une once de vérité dans vos prémisses. Vous prenez pour des faits ce qui n'est qu'élucubrations.

L'archéologue resta muet, et le directeur adoucit son ton.

– Vous êtes un excellent archéologue. Pourquoi perdre votre temps à poursuivre des chimères, alors que tant d'aspects de notre passé restent inexplorés faute d'esprits brillants ? Pourquoi vous laisser séduire par des mystères frelatés, quand la réalité vous appelle ?

– Monsieur… je conviens que mes prémisses sont considérées comme douteuses…

– Joli euphémisme !

–… mais je pense que, malgré les apparences de contrefaçon, elles ne sont pas totalement mensongères.

Il y eut un silence, puis le directeur soupira.

– Essayez de me comprendre, voulez-vous ? Je dois justifier les fonds que j'alloue, et ne puis soutenir un tel projet. Il y a bien trop de chances qu'il ne rapporte rien qu'un espoir déçu. Quant à vous, si vous continuez à consacrer votre temps de travail à des sujets si vains, votre poste pourrait être remis en question.

L'archéologue rentra chez lui, et parcourut avec tristesse l'appartement que lui avaient légué ses parents. Il fit ses adieux à tous ceux des objets que le garde-meuble n'allait savoir héberger, puis il vendit son héritage. Le directeur lui accorda le congé sabbatique qu'il sollicita, avec l'air de quelqu'un qui eût préféré entendre parler d'un internement temporaire dans un asile psychiatrique de qualité. Quand l'avion décolla, l'archéologue se demandait encore avec quels mots il aurait pu exposer son intuition ; et lorsque l'hôtesse lui tendit le plateau-repas qu'il avait choisi – un curry de poisson – il revit la cafétéria, entendit les rires de ses collègues, et le résumé grossier du plus blessant d'entre eux :

– Si je comprends bien, il y a du faux, faux, et du faux, vrai ; mais tu n'as toujours pas trouvé comment faire la différence. Faudrait songer à grandir, mon pauvre vieux.

Il contempla le ciel par le hublot, et songea que leur vision de l'âge adulte ne le tentait pas ; puis il mangea son curry, et se promit d'apprendre à le cuisiner. Pour commencer, il joua à deviner quelles épices y mêlaient leurs saveurs, et s'il s'amusa bien, il évita de parier qu'il avait réussi.

*

Le père regarda son fils franchir la porte menant au jardin, et s'avancer sur la pelouse toute mouillée de rosée :

– C'est stupide. Il y a un square juste en face, avec tout ce qu'il faut pour jouer, et il s'obstine à aller tout seul dans ce… terrain vague !

La mère ne leva pas les yeux de son verre, et répondit, d'une voix déjà pâteuse :

– Terrain vague… tu exagères. Il n'y a rien qui puisse le blesser, là en bas. C'est juste un coin de terre envahi d'herbes folles, de fleurs sauvages et de papillons. Le square est si policé, si morne…

Il l'obligea à soutenir son regard, et d'une voix intense, il répéta ce qu'elle savait être un vœu pieux :

– Ma chérie… je ne veux que le meilleur, pour lui, et pour toi.

Il commença à la déshabiller, et elle se laissa faire, regrettant seulement de n'avoir pas trouvé le moyen de boire pendant qu'il prétendait l'aimer. L'amour… l'amour devait sûrement être différent… mais où trouver le courage de partir le chercher ? Elle tourna la tête vers la fenêtre, et songea qu'elle oubliait maintenant jusqu'au nom de son fils. Il n'y avait que le mal-être qui renaissait en elle, obstinément, chaque jour un peu pire.

Dans le jardin, l'enfant admirait les fleurs. Il venait souvent leur rendre visite, car elles poussaient en touffes énormes, et qu'il pouvait les traverser sans rien abîmer. Partout ailleurs, il devait faire attention à ne pas piétiner les platebandes, mais ici, il pouvait courir sans regarder où il mettait les pieds. C'était bien.

De plus, il se sentait moins seul dans le jardin, grâce à la présence de l'homme. Celui-ci était assis sur le seuil de sa drôle de maison, tout baigné de soleil, et tellement silencieux que c'était confortable. L'enfant se reprit : son papa disait que ce n'était pas une vraie maison, mais une simple remise en bois qu'il abattrait dès qu'il en trouverait le temps. Elle n'était qu'un complément de leur maison de pierre, inutile en elle-même. Ça, l'enfant le comprenait, c'était comme le parquet qui ne sert à rien sans billes pour y rouler ; mais il s'étonnait encore

qu'aucune odeur de nourriture n'en sortît jamais. Quand il était tout petit, il avait interrogé l'homme :

– T'as pas de maman, toi ?

L'homme avait regardé le soleil en face, sans ciller, et quand l'enfant avait tenté de l'imiter :

– N'essaie pas ça.

– Il faut attendre d'être grand ?

– Il faut attendre d'être moi, et c'est pas demain la veille.

L'enfant avait hoché la tête, très profondément, deux fois, parce qu'il était très content quand il comprenait. L'homme avait souri :

– Il n'y a pas de maman dans ma maison, et il n'y a même pas de cuisine, en fait.

– Mais… tu manges quoi ?

– Ça.

L'homme avait inhalé la fumée de sa cigarette, et quand il avait expiré, son haleine était d'air pur. L'enfant s'était mis à pleurer, et l'homme l'avait bercé. Ses sanglots apaisés, le petit s'était écrié :

– Comme tu dois avoir faim !

– Je t'assure que non. Cela n'a l'air de rien, un peu de fumée qui s'élève vers le ciel, mais je t'assure que pour moi, cela suffit. Tu sais, quand tu regardes les nuages et leurs formes bizarres…

– Ça me fait plein d'amis !

– Et pourtant, il n'y a que le ciel lointain. Moi, quand je fume, ce sont des vies entières qui se déposent en moi. C'est très nourrissant.

– Ah ? Bon.

Papa avait bien dit que maman et lui s'étaient nourris d'amour et d'eau fraîche, au début ; l'homme pouvait donc vivre de fumée.

*

L'archéologue s'arrêta, et se retourna pour estimer la distance parcourue. La mer semblait lointaine déjà, ses vagues presque invisibles ne laissant discerner qu'un liseré d'écume quand le vent les battait. Mais l'objectif restait distant, par-delà les falaises et les vallées étroites taillées par la rivière. Il faisait chaud, beaucoup trop chaud, même sous le poids modeste de quelques cotonnades, d'un chapeau, d'un calepin et d'un crayon. Il admira les porteurs, impassibles sous leurs charges pesantes, et le guide ouvrant la marche d'un pas bien plus sûr que le sien. Il peina, mais souffrit en silence, trop heureux que chaque enjambée le rapprochât du but. Après tout, il avait choisi ce

métier parce qu'il s'était lassé des merveilles de papier, qu'il avait désiré toucher la splendeur de ses mains, et en sentir le grain, la forme, l'ancienneté. Fouiller les bibliothèques, déchiffrer les notes de ses prédécesseurs, s'user les yeux sur des textes presque effacés, marcher, suer, gratter le sol pour révéler la beauté, étaient un bien modeste prix pour trembler de ravissement devant ses découvertes.

Au fin fond de l'île, derrière une falaise, ils trouvèrent une femme. Longtemps, il fut incapable de faire plus que de la regarder, si belle malgré la mort qui la séparait de lui. Il réalisa ensuite combien elle était étrange, mince et gracieuse, au point faire penser que ses muscles n'avaient jamais porté son poids. Il sourit de cet accès de romantisme, mais en contemplant ses pieds délicats aux ongles rosés, il eût pu jurer qu'ils n'avaient pas foulé de sol. Il hoqueta en réalisant enfin qu'elle flottait sans reposer sur rien, ses cheveux étendus en une vaste auréole. Il fut satisfait de comprendre pourquoi ses porteurs s'étaient enfuis, et il sourit au guide qui l'observait depuis le couloir d'accès.

Il n'y avait autour d'elle qu'une armature d'acier, un parallélépipède aux montants ouvragés. Il tendit le bras avec délicatesse, et sentit une résistance légère. Il savait qu'il aurait dû retenir sa main, prendre des précautions, mais il la vit avancer jusqu'à effleurer la femme. Celle-ci tomba dans ses bras, et il resta immobile, incapable de respirer. Il la déposa avec douceur sur le sol, et demeura pensif.

Un chuintement presque inaudible le fit se retourner, et il vit les montants se volatiliser… non… couler vers le sol, et s'y fondre. Il passa ses mains sur la pierre, et sentit un relief infime ; il tâta les environs, et devina que le sol avait déjà englouti bien plus que cela. Malgré ses efforts, il échoua à reproduire sur le papier ce que ses doigts seuls sentaient.

Le lendemain, quand le soleil pénétra la pièce, sa lumière dessina sur le mur un schéma incompréhensible. Même quand l'astre eût tourné et replongé la salle dans l'ombre, le motif perdura. L'archéologue trouva comment le détacher, et songea qu'il devait s'agir de laiton déposé sur de l'acier, les deux métaux aussi fins et souples l'un que l'autre, presque comme un foulard de soie.

Il se réjouit d'être de retour au musée, avec sa découverte, et de pouvoir disposer de toutes les ressources nécessaires pour comprendre qui était sa… sa belle étrangère ? Allons donc ! C'était un sujet de sexe féminin, de race… de race quoi, au juste ? Il n'aurait su le dire, et il se sentait incapable d'y réfléchir vraiment. De race indifférente, faillit-il noter, puis il gémit. Comment la rapatrier s'il ne pouvait décrire sa trouvaille qu'en termes si peu scientifiques ? Il murmura :

– Elle est belle.

– Trop belle, répondit le guide.

L'archéologue le dévisagea, effaré, car comment être trop belle ? Il étudia les traits de son compagnon, se souvint des femmes aperçues au village et des mœurs de ce peuple, et songea qu'en effet, sa… sa princesse morte leur était inutile. Ils savaient prendre la vie telle qu'elle leur venait, traverser les biens comme les maux sans rester gravement marqués. Mais pour lui qui rêvait d'une réalité qui pût émerveiller, qui sût combler les manques même les plus pénibles, les plus irrémédiables, la défunte était… irrésistible. Elle semblait avoir pris le meilleur de chaque peuple, et briller au-dessus de tous, une étoile… accessible, à portée de sa main. Il regarda sa paume avec tendresse, ces doigts audacieux qui l'avaient libérée.

Il lui fallut une nuit d'effort pour trouver les mots qui convaincraient le directeur. Une nuit épuisante, fiévreuse, pour dépasser les lignes qui venaient toutes seules, et qui disaient qu'il avait trouvé la femme de ses rêves. Feuille après feuille, il les réduisait en boulettes, les larmes aux yeux. Il finit par poser son crayon, et pleurer sans bruit pour ne pas éveiller le guide. Qu'elle fût si vivante dans la mort lui pesait d'un poids insupportable ; il avait quitté ses amis de papier pour se ravir de mondes disparus qu'il ressuscitait, mais elle… elle resterait morte, et son cœur à lui, brisé. Ses pleurs versés, il put écrire dans l'aube vide, écrire des mots admissibles.

*

L'enfant avait longé la grande route avec ses parents, pour rejoindre le village. À présent, il se tenait dos à l'asphalte, immobile, regardant les prairies et la colline encore dorée, et il ne frémit pas quand son père hurla le nom de sa mère. Il était habitué aux cris, et n'écoutait plus les mots. Il entendit un bruit bizarre, fort et mou à la fois, puis la voix de son père se chargea de larmes. Lorsque les gyrophares illuminèrent la nuit, le petit se retourna, observa avec curiosité les ambulanciers qui transféraient le corps de sa mère sur une civière, et tentaient d'écarter son père qui s'agrippait à elle, le temps de lui mettre plein de tubes dans le corps et un drôle de masque sur le visage, lui faisant comme un groin transparent.

À l'hôpital, il réalisa que les médecins étaient également habitués aux hurlements, et qu'ils parlaient doucement, mais fermement, à son père. Celui-ci disait qu'il fallait sauver sa femme, qu'il l'aimerait toujours, même si elle devenait un légume, et l'enfant se demanda comment un humain pouvait devenir un légume. Maman avait été mince et belle, avec des yeux brillants ; puis elle était morte, mais son corps bougeait encore, surtout quand papa le touchait, comme si elle

voulait fuir, fuir dans le placard pour y trouver une bouteille pleine. Mais cela suffisait-il à se changer en ingrédient de soupe ?

Tard dans la nuit, son père vint le chercher, et ils allèrent dans un endroit étrange, très froid. Maman était installée dans un tiroir, et cette fois, elle ne frémit même pas quand son père lui mit ses mains partout, puis se coucha sur elle. Le petit attendit, patient, tentant seulement de se réchauffer, et comptant les poignées sur le mur : il y en avait beaucoup.

*

L'enfant s'ennuya pendant l'enterrement. Dès qu'il put retourner dans le jardin, il se dirigea vers l'homme.

– Monsieur, toi qui vis dans une maison tout en bois, aurais-tu deux petites boîtes de bois ?

– Des boîtes comment ?

– Comme celles où l'on met les mamans mortes, mais en petit. Tu vois de quoi je parle ?

– Je vois très bien à quoi ressemblent des cercueils. Pour demain, ça t'ira ?

Le petit hocha la tête. Le lendemain, il tua le chat endormi. Il planta le couteau bien fort, et l'animal ne fit que sursauter, mais il y avait du sang partout sur le plancher. L'enfant réfléchit, et utilisa le chat comme serpillère, puis il le rangea dans le cercueil, avec des fleurs autour. Dans l'autre boîte, il mit le beau plateau d'acier inoxydable sur lequel sa maman lui avait amené du chocolat quand il était petit. Après, elle s'en était servi pour empiler les cacahuètes qu'elle mangeait en buvant. L'homme lui prêta une petite pelle prélevée dans la remise, et l'aida à enterrer les boîtes dans le jardin.

L'enfant attendit d'être assis à table avec son père.

– Papa, dans quel état est maman, dans sa boîte au cimetière ?

La réponse ne contenait que des mots vides qui ne lui apprirent rien. Il demanda à l'homme, et répéta quelques fois : décomposition. C'était pourtant simple. Régulièrement, il déterra les deux boîtes, et étudia leur contenu ; jour après jour, le chat se putréfiait, comme sa maman devait le faire ; mais le plateau restait intact. Finalement, le petit déclara :

– Une mère d'acier vaut mieux qu'une mère de chair.

L'homme suçota sa lèvre en silence, puis acquiesça. L'enfant lui tendit la pelle :

– Je n'en aurai plus besoin.

– Tu veux la ranger toi-même ?

– Je peux entrer dans ta maison ?

– Bien sûr. Viens.

Il faisait bon dans la remise, ni chaud, ni froid. Sur les tables, il y avait des gens couchés, et l'enfant s'étonna.

– Tu peux toucher, mais doucement.

L'enfant appuya délicatement, mais le corps se déplaça et tomba au sol, sans faire plus de bruit qu'un ballon.

– Ce ne sont que des ombres, petit, les seules apparences de morts dont le poids pèse au fond d'une tombe.

– Qu'est-ce qu'il y a comme noirs ! Je savais pas qu'il en existait autant !

– Ce sont les incinérés, le feu noircit leurs doubles.

Il souleva les paupières d'un mort de jais, et l'enfant discerna un feu dansant.

– Et sous les yeux des autres ?

– Oh, il n'y a que la nuit, celle qui attend le jour sous terre, bien protégée du soleil.

L'enfant l'étudia.

– T'es une drôle de personne.

– Je suis un fossoyeur.

– Et c'est pour ça que t'habites cette drôle de maison ?

– Oui.

– Elle serait plus jolie, si tu la repeignais.

– Les couleurs, c'est pour les vivants.

– Mais t'es vivant, non ?

Le fossoyeur sourit, et l'enfant se dit qu'il devait l'être, parce que les morts ne se roulent pas de cigarettes, même de celles dont le tabac lui rappelait la pièce froide dans les sous-sols de l'hôpital. Cet après-midi-là, il observa l'homme qui dessinait des motifs sur le visage d'un mort, avec du jus de feuilles écrasées, avec du marc de café, et avec la cire argentée qu'il laissait couler d'une bougie grêle et courbée. Il le suivit quand il prit sa pelle, creusa une fosse, et y déposa le mort. Avec douceur, il tassa la terre, et la pelouse fut comme avant. Il se tint debout sur la tombe, roula une cigarette, et la fuma en silence, les yeux au ciel. Quand elle fut consumée, le petit demanda :

– Pourquoi faut-il les enterrer deux fois ?

– Personne ne déménage après sa mort. On peut bien jeter leurs corps hors les murs… il reste un peu d'eux dans les rues où ils ont vécu.

– Alors, si je mourais, je pourrais rester sous mon lit ?

– C'est ce que tu penserais faire si tu mourais maintenant, et que je t'enterrais.

– Avec le tapis sous ma joue et le lit comme toit… ce serait bien.

– Bien sûr. C'est toujours bien, sinon, ils bougent.

– Ils bougent ? Et comment tu le sais ?

– Les taupinières.

– Les taupes, c'est ces animaux aveugles qui creusent partout dans le sol ?

– Les taupes, ce sont des morts mécontents de leur lit, qui parcourent les couloirs de leur hôtel en quête du personnel qui les relogera. Le travail bâclé doit toujours être recommencé, même quand le client est décédé.

Il se roula une autre cigarette.

– Tu en veux une ?

– Euh… non.

– Tant mieux.

– Mais je peux te poser une question ?

L'homme hocha la tête.

– Pourquoi elles brûlent, si tu ne les allumes jamais ?

Le fossoyeur ouvrit la bouche, et souffla, très doucement. Il fit soudain chaud comme au cœur de l'été, et les feuilles du pommier tombèrent, recroquevillées, de ses branches à l'écorce craquelée par le feu. Le petit se sentit désolé pour l'arbre, mais l'homme eut un geste d'une insouciance si contagieuse que sa tristesse se dissipa, et le laissa tout léger.

*

L'enfant n'était jamais entré dans le musée, et il fut très heureux d'y suivre l'institutrice, mais surtout l'archéologue qui guidait la visite. C'était tellement intéressant qu'il n'entendit presque plus les cris et les rires des autres enfants, et il suivit le mouvement des lèvres de l'homme, captivé par ses mots, jusqu'à apercevoir une très belle dame dans une vitrine. Il écoutait encore la voix du savant, mais sans voir la fierté qui rayonnait de lui comme il parlait de sa découverte, ni réaliser quelle passion mêlée d'amour colorait ses joues. Il ne quitta la

dame des yeux que pour étudier le grand schéma exposé tout près d'elle. L'archéologue expliqua que nul n'avait pu le comprendre, et que c'était normal, car quand un peuple très différent crée un code, nul autre ne sait le déchiffrer.

Éberlué, l'enfant le fixa, car il avait presque fini la lecture du schéma. Un instant, le savant pensa que ce petit était plus stupide qu'un autre, puis il réalisa qu'il était seulement surpris par son affirmation… idiote ? Ils se regardèrent un instant, puis l'archéologue sourit à l'institutrice, et reprit le fil de la visite, parlant de ces œuvres qui n'étaient à lui que parce qu'il avait appris à les connaître, non parce qu'il les avait rendues au jour.

Rendues au jour… le savant se retourna vers sa princesse avant de quitter la salle, et une fois de plus, il douta en silence. Il lui semblait qu'elle était née dans la pièce sur l'île, que les infrastructures qui s'étaient fondues dans le sol avaient eu un rapport avec sa genèse, qu'elle découlait logiquement de ce qui l'avait entourée. Il soupira intérieurement devant cette apparence de banalité, puisque tout être est modelé par son milieu, et pourtant… l'idée le hantait. Où qu'il fût, elle revenait à lui, et il observait ce qui l'environnait, se demandant ce qu'il serait s'il était né de sa chambre, de son bureau, du bassin dans le square, et il griffonnait ces autres lui-même sur son calepin.

Depuis le seuil du musée, il regarda l'enfant s'éloigner, hésitant à le héler ; mais il le laissa disparaître.

*

L'enfant n'aimait pas la nouvelle femme de son père, qui lui semblait une sœur trop grande pour s'intéresser aux petits, trop jeune pour être une maman. Son papa faisait tout pour la satisfaire, et devait échouer, puisqu'elle demandait toujours plus. Il lui avait donné la moitié de ses sous, et commençait à redécorer la maison à son goût. Avant cela, la bâtisse était presque vide, mais l'enfant aimait bien les murs de pierre peints de blanc, et les petits tapis de laine accrochés çà et là par sa maman. Maintenant… il alla s'asseoir près du fossoyeur, et regarda le jardin.

– Je suis inquiet, tu sais ?

– Je vois ça.

– Qu'est-ce qui va arriver si papa redécore le jardin ?

L'homme eut un sourire tout tordu.

– Il peut faire ce qu'il veut, j'y suis, j'y reste. J'étais là avant lui, je serai là après lui.

Il observa l'enfant, et ajouta :

– Mais le vrai problème, c'est que plus rien ici ne te sera familier.

Le petit hocha la tête, et pleura en silence. Le fossoyeur poursuivit :

– Elle est bruyante.

L'enfant acquiesça du menton.

– Elle veut s'amuser, mais elle a besoin d'argent, et ton père le fournit, sans pourtant vérifier comment elle le dépense, ni surtout avec qui.

L'homme se tut, puis soupira :

– Le problème, c'est que ton papa ne sait faire que ça.

– Faire quoi ?

– Prétendre sauver des femmes et en être abandonné.

– Je ne comprends pas très bien.

– Tu joues aux billes ?

– Oui. Je suis très fort !

– Tu l'as toujours été ?

– Non. J'ai raté plein de fois avant d'y arriver !

– Vivre heureux, c'est la même chose. Il faut essayer, échouer, recommencer, s'améliorer, si l'on veut réussir.

– D'accord. Et alors ?

– Ton papa a empêché ta maman d'apprendre. Il a dit qu'il se chargeait de tout, et que tout allait bien.

– Mais elle était triste quand même !

– Et elle ne pouvait rien y changer, puisque tout était déjà parfait… en théorie.

L'enfant écarquilla les yeux, car il revoyait sa mère enjamber la glissière bordant la grande route, se retourner pour fixer son papa avec des yeux pleins de victoire et de haine, de triomphe amer. Le fossoyeur soupira.

– Elle s'est débarrassée de la vie qui lui pesait, et vengée de ton père.

Le petit se mit à sangloter, et l'homme lui caressa doucement les cheveux. Plus tard, l'enfant demanda :

– Qu'est-ce qui se passe si… si tu enterres le double d'un vivant ?

– Tu quittes le jardin et tu vis dans un orphelinat. Je serais étonné que ce soit préférable.

– Tu… tu ne peux pas m'adopter ?

Le fossoyeur sourit tristement, marcha jusqu'à la maison, et cria :

– Eh, monsieur !

Le père se pencha à la fenêtre, mais ne vit que son fils.

– Qui a crié ?

– Je ne sais pas. Ça devait être dans la rue, non ?

– Oui, sans doute. Pourtant, il m'a semblé…

L'homme revint vers l'enfant, et celui-ci le toucha avec étonnement.

– Moi, je te vois, je te touche.

– Et tu peux sentir la fumée de mes cigarettes et entrer dans ma maison, oui. Mais les autres n'y voient qu'une ruine aux portes barrées de planches clouées, et s'ils entendent ma voix quand je veux qu'ils le puissent, ils ne me distinguent pas.

– Mais pourquoi ?

– On ne voit que ce dont on se soucie, et qui s'inquiète de la qualité de vie des morts, quand même celle des vivants n'importe que rarement ?

Le petit agrippa le revers de la veste de cuir, ce cuir si doux, si vieux, si sombre. Lui, il s'en souciait.

*

Dès qu'il le put, l'enfant se rendit au musée, demanda à voir le monsieur qui avait guidé la visite, et fut amené jusqu'à son bureau. Il y pénétra, et s'arrêta, stupéfait par les rayonnages chargés de livres qui couvraient les murs, et le papier, partout le papier… et tous ces objets bizarres. Il avait déjà vu des livres à la bibliothèque, mais il pensait que seuls les bibliothécaires habitaient avec eux. Il se força à ramener son regard vers l'archéologue qui attendait, car il voulait paraître sérieux et compétent ; ce n'était pas le moment de sembler un petit garçon effaré devant une nouveauté, même s'il l'était. Il sentit les larmes lui monter aux yeux sous l'effort. Son hôte déclara :

– Je ne suis pas pressé, et si je peux choisir, je préfère que tu prennes le temps de découvrir mon bureau, de l'explorer à ton rythme.

L'enfant se demanda si c'était un piège, mais le visage du savant était plus transparent que l'eau du bassin. Le petit lui sourit, et il regarda, toucha, posa toutes les questions qui lui venaient à l'esprit. Son hôte répondit à chacune, sans donner l'impression de répéter une leçon mille fois donnée ; les mots semblaient neufs, nés pour son invité, même s'ils parlaient de faits bien souvent exposés. C'était très doux, différent d'être en classe avec tous les autres. L'enfant finit par poser une question qui laissa l'archéologue muet, et il s'inquiéta, car

son papa se mettait à parler très fort et très vite quand il ne savait que répondre. Mais son hôte sourit largement, et secoua la tête ; il semblait soudain très jeune.

– Ça, c'est une bonne question. Je n'avais jamais vu les choses ainsi, et je ne me l'étais pas posée. Je me réjouis d'y trouver la réponse, mais il me faudra le temps d'apprendre des informations qui me manquent.

– Tu ne connais pas tout ?

– Personne ne connaît tout, même si certains le prétendent. Le monde est heureusement trop vaste pour cela.

– Je peux m'asseoir là ?

– Bien sûr. Veux-tu un biscuit, et quelque chose à boire ?

– T'as tout ça ici ?

– Il ne me manque qu'un lit, mais le tapis est confortable, et j'ai amené un oreiller et une couverture.

– Je peux les voir ?

– Tu ne me crois pas ?

– Non, c'est juste… je comprends mieux les gens quand je vois dans quoi ils vivent.

L'archéologue l'étudia, puis, tranquillement :

– Pourtant, nous sommes si semblables…

– Oui, mais pas pareils. Souvent, quand je crois que les autres vont faire comme moi, je me trompe. Alors je regarde ce qu'ils font vraiment.

Son hôte sourit, et se leva pour ouvrir un placard que l'enfant n'avait pas remarqué, croyant que le mur était seulement décoré de bois sombre. Il le laissa jouer avec l'oreiller de plume et caresser la couverture aux longs poils très doux. Le lait était bien frais et les biscuits tout simples, des lunes rondes et dorées, de beurre, de farine, de sucre et de sel.

Le petit remarqua :

– C'est une bonne idée de cacher un frigo derrière du bois… c'est pas si joli, un frigo.

– Je suis du même avis. Mais quand je transpire dans un pays trop chaud pour moi, en me demandant si je vais mourir étouffé dans mes vêtements ou racorni par le soleil, un frigo devient le plus beau spectacle du monde.

– Mais l'eau tiède, c'est pas mauvais.

– Mais certains aliments ne se conservent qu'au frais.

– Lesquels ?

Il prit le temps de répondre à l'enfant, qui adora ses explications. Il s'enquit alors :

– Le moment est-il venu de me dire pourquoi tu m'as rendu visite ?

Le petit sourit largement :

– Parce que je t'aime bien.

L'archéologue resta bouche bée, puis la referma lentement, tentant d'éviter que sa déception ne se changeât en rancune. Il n'avait pas envie d'être dur avec l'enfant, et il se tut le temps d'observer celui-ci ; il semblait aussi dépité que lui, et ils se regardèrent en silence. Le savant reconnut alors :

– Moi aussi, je t'aime bien.

Le petit réunit tout son courage.

– Mais tu es déçu.

L'archéologue hésita, puis :

– Je le suis.

– Et qu'est-ce que tu vas faire ?

– Eh bien… je vais essayer de ne pas m'en vouloir d'avoir espéré en vain, et de ne pas reporter cette colère sur toi.

L'enfant posa sa soucoupe, et tendit sa main vers son hôte avec une lenteur cérémonieuse. Celui-ci la serra, avec la dignité qui sied aux rituels.

– Toi, tu n'es vraiment pas mon papa.

– Et c'est une bonne nouvelle ?

– Une très bonne nouvelle. Maintenant, je peux parler.

L'archéologue se sentit envahi d'une tension presque insoutenable, celle de l'espérance.

– Je t'écoute.

– Hé hé, tes yeux brillent plus que tout à l'heure.

Son hôte grimaça, s'écria :

– Tu vas me faire attendre encore longtemps ?

Le petit se tassa par réflexe, puis se détendit en réalisant qu'il n'y avait eu aucune agressivité dans le ton.

– Eh ben toi, quand quelque chose t'intéresse, ça se voit !

– Oui. Et maintenant, si tu pouvais…

En choisissant ses mots, l'enfant expliqua qu'il comprenait le

schéma accompagnant la princesse. Le savant se troubla.

– Tu… pour toi aussi, c'est une princesse ?

– Ça se voit, non ? Tout ce qui lui manque, c'est un joli petit garçon.

Il ajouta très vite :

– Et un gentil prince comme mari, non ?

Son hôte eut soudain l'air très triste. Il détourna les yeux, puis, lentement, il bougea sur sa chaise et s'assit de côté, le dos courbé. Le petit se demanda s'il allait pleurer. Les grands ne pleuraient pas, même lui ne pleurait plus, mais cet endroit était bizarre. Ici, il aurait préféré que l'archéologue pleurât, et il se leva pour aller poser sa main sur la joue du savant.

– Des fois je me dis, les larmes, c'est comme la pluie… si elle peut couler le long de la gouttière, elle ne noie pas ma chambre. Mais si elle ne peut pas, j'ai les yeux qui brillent, mais pas de la bonne façon.

– Ils brillent comme des flaques qui ne sécheront jamais… et pas comme le soleil.

L'enfant fut heureux de sentir les larmes couler, et ne sut pas comment il se retrouvait dans les bras de son hôte, ni pourquoi il était si facile d'y parler de la mort de maman, du froid de la morgue, des cris de papa, de la manière dont il s'était couché sur la morte en lui disant qu'il l'aimerait toujours, quel que fût son état. Mais lui, il était bien content que les médecins ne pussent pas la sauver, car il ne la reconnaissait plus. Une maman, c'est tiède, tendre, souriant, et la sienne était devenue flasque, moite, absente ; si en plus elle restait immobile même quand son papa la touchait… il… il ne pouvait pas supporter cette idée. Il parla, encore et encore, et s'étonna d'avoir contenu tant de mots sans s'en apercevoir.

Dans le silence revenu, l'archéologue dit :

– Je suis désolé, pour ta mère. Et je regrette aussi que tu sois si malheureux avec ton père et sa nouvelle femme.

– Merci… et moi, je suis désolé pour ta princesse.

Ils se sourirent, mais leurs yeux ne brillaient plus, ni de larmes, ni de joie. Ils restaient là, comme s'ils flottaient. Il faisait nuit quand l'enfant reprit :

– Je crois que je sais comment tout arranger.

Son hôte épongea avec patience le lait qu'il avait renversé en sursautant. Il aurait aimé le croire, mais… les voix de ses collègues lui revinrent, raillant son romantisme et tentant de le ramener à plus de rationalité. Ha ! La rationalité ! Qu'en avait-il à faire, quand elle

pouvait seulement désenchanter le monde ?

– Je t'écoute.

– J'ai compris comment faire revivre la princesse.

Le savant resta muet.

– J'ai lu le schéma. Quand tu disais que personne ne pouvait penser comme les gens qui l'ont écrit, moi, j'étais en train de le lire.

L'archéologue aurait juré que l'enfant ne mentait pas, mais il restait à vérifier s'il s'illusionnait.

– C'est une excellente nouvelle. Nous avions renoncé à comprendre, mais puisque tu l'as fait pour nous, je vais proposer de reprendre les recherches. Je pourrais prétendre avoir eu une idée, et si cela échoue, cela ne fera qu'une déception de plus. Explique-moi tout ça, tu veux ?

– Je veux, mais pas ce soir, faut que je rentre.

Son hôte ouvrit la bouche, puis soupira.

– Tu as averti tes parents ?

– Non. J'aurais dû… ils ne vont pas être contents.

– Je vais te raccompagner, et je dirai que je t'ai retenu plus longtemps que prévu.

– Mais c'est moi qui suis venu.

– Ils crieront moins fort sur un respectable inconnu que sur leur enfant, du moins, je l'espère. Et moi, je subirais pire que ça pour seulement espérer…

Ils contemplèrent la princesse avant de quitter le musée ; elle brillait étrangement à la lueur des veilleuses. Ils l'admirèrent en silence, et l'enfant mit sa main dans celle de l'archéologue, qui était grande, mais douce. À la maison, il ne comprit pas vraiment comment le savant réussissait à présenter son retard comme un signe de grande intelligence et de passion pour le passé de l'humanité, mais son père ne hurla presque pas. Ce fut seulement une fois la porte refermée qu'il laissa tomber :

– Un archéologue… comme si mon fils allait devenir archéologue !

– Chéri, tu reviens au lit ? C'est vraiment pas le moment de t'occuper de l'avenir de ton gosse ! Qu'il aille se coucher, et qu'il nous foute la paix.

L'enfant rejoignit sa chambre, et dès qu'il fut réveillé, il fila au musée. L'archéologue avait des cernes sous les yeux et l'air tout chiffonné ; le petit craignit qu'il ne fût malade, car un papa souffrant, ce ne serait pas très drôle.

– J'ai passé la plus grande partie de la nuit assis devant la princesse… je n'arrivais pas à dormir en songeant que, peut-être, elle pourrait…

Il secoua la tête, les yeux pleins de larmes, et l'enfant prit sa grande main dans les siennes.

– Maintenant, tu m'expliques ?

– Eh bien… seulement si tu me donnes quelque chose en échange.

Le savant soupira.

– Moi qui pensais avoir découvert un chercheur en herbe, aussi désintéressé que moi !

L'enfant fronça les sourcils, contrarié.

– Désintéressé ? Toi ? T'es amoureux de la princesse ! Si je la libère, tu vas l'emmener à l'église, elle dans une grande robe blanche pleine de décorations qui ressemblent à de la crème fouettée, et toi en noir comme pour les enterrements ! Et après, elle sera rien qu'à toi !

– Je conviens qu'en effet, s'il m'était possible de… partager sa vie… je… je tenterais de le faire. Mais vois-tu, elle est une pièce de musée. Si elle revit, elle sera un sujet d'études pour toute la communauté scientifique. Je ne sais même pas s'il lui restera une chance de vivre quoi que ce soit. En fait, je me demande même s'il ne vaut pas mieux qu'elle reste telle qu'elle est.

– C'est pas ce que le schéma dit.

L'archéologue l'étudia en silence.

– Non ?

– Si elle revient, elle a une chance de vivre. Si elle revient pas, elle aura jamais été contente, et nous, nous restons tristes.

Le savant réfléchit, les yeux dans le vague.

– Tu as raison… moi et ma manie de tenter de protéger les autres.

– Oh ! T'es bien moins atteint que papa ! Toi, tu guériras sûrement, si seulement t'essaies.

– Merci.

– Et puis, ça m'arrange plutôt que t'aimes protéger les gens.

– Pourquoi ?

– Parce que si nous faisons revenir la princesse, je la veux pour maman. Alors forcément, si tu l'as épousée, tu serais…

L'enfant trouva étrange de voir son hôte s'étrangler alors qu'il n'avait rien avalé de travers, et se succéder tant d'émotions intenses sur son visage sans qu'il hurlât du tout. Quand il ouvrit enfin la

bouche, il s'exclama :

– Alors toi, tu n'y vas pas de main morte !

Le petit le regarda en silence.

– Comprends-moi… assumer un enfant, c'est une décision importante. Je… je ne sais même pas si nous nous entendrons assez bien pour être père et fils.

– Nous nous entendons bien.

– Mais je ne suis pas responsable de toi.

– Qu'est-ce que ça changerait ?

– Je m'inquiéterais beaucoup plus de savoir si j'ai bien compris tes besoins, si je les ai satisfaits, si tu te sens en sécurité et si tu t'épanouis avec moi.

Le petit resta muet un long moment.

– Pour toi, il y a tout ça dans le fait d'être papa ?

– Mais… oui. Tu es en train de me dire que…

Une fois encore, l'enfant pleura, blotti contre la poitrine de l'archéologue. Il ignorait qu'il restât tant de larmes en lui, et c'était bizarre de comprendre que même s'il n'avait jamais pu nommer avec sa tête ce qui lui avait manqué, il avait pourtant souffert d'en être privé. Très doucement, son hôte remarqua :

– Tu as déjà un papa… et je ne suis pas certain qu'il te laissera partir avec moi. Je le connais mal, mais il ne m'a pas donné l'impression d'être très… disons, conscient de ses limites et de ses échecs, ni des dégâts qu'il cause.

L'enfant lui parla du jardin, des fleurs, du fossoyeur, et de ce qui arrivait si celui-ci enterrait les doubles des vivants. Le savant le regarda avec compassion, et le petit comprit qu'il était soupçonné d'avoir tout imaginé.

– C'est pas une invention !

– Même si c'en est une, elle est très belle, et très ingénieuse. Il n'y a vraiment pas besoin qu'elle soit vraie en plus. D'ailleurs, c'est probablement mieux.

– Pourquoi ?

– Parce que les enfants ne devraient pas tuer leurs parents.

Le petit sauta au sol, et courut de toutes ses forces, les larmes aux yeux et la rage au cœur ; l'archéologue ne le rattrapa que tout près de la sortie, et tout le monde les regardait d'un air étonné. L'enfant se débattit, mais la voix de l'adulte était si douce, si aimante, qu'il n'eut

plus envie de s’éloigner de lui. Ils s’assirent dans le jardin qui entourait le musée, presque cachés par les bambous poussant près de l’étang. Le petit expliqua :

– Le fossoyeur dit que papa ne peut pas s’améliorer.

– Et tu le crois ?

– Oui.

– Mm. Je vais proposer à ton père de te confier à moi quelque temps.

– Pourquoi ferait-il ça ?

– Il semble très occupé par sa nouvelle femme, et la redécoration de la maison, et le travail samedi compris pour financer tout cela, ainsi que les vêtements, les bijoux, les voyages à deux, et l’étudiante payée pour s’occuper de toi pendant leurs absences.

– Comment tu sais tout ça ?

– En t’écoutant quand tu parles, et puis… je me suis renseigné sur toi après ta première visite au musée.

– Pourquoi ?

– Tu m’avais… impressionné. J’étais sûr que tu savais quelque chose que j’ignorais. Je me suis dit que tu étais peut-être le fils d’un savant, ou l’héritier de secrets anciens…

–… comme dans les films ?

– Eh… oui.

Les joues de l’archéologue étaient devenues toutes roses, et l’enfant y posa ses mains, ravi. Ensemble, ils mirent au point une argumentation irréprochable, que le père balaya d’une indignation véhémente. Comment osait-on imaginer qu’il échouait à fournir le meilleur à ceux dont il avait la charge ? De quel droit un étranger se mêlait-il de sa vie ? Il les avait assez subis, ces pseudo-savants impuissants à sauver une blessée, et ces fonctionnaires qui prétendaient savoir comment gérer son existence ! L’enfant détesta voir le savant accepter son incapacité à convaincre le père, demander le pardon du petit d’un regard désolé, et quitter la maison en silence, bouleversé.

Le lendemain, l’enfant ne put filer dans le matin naissant, car son père l’attendait. Il dut aller à l’école, mais rejoignit le musée dès la récréation. L’archéologue était assis à son bureau, et ressemblait à un oiseau tentant de picorer les lettres inscrites sur du papier. Il repensait à son échec, essayait de trouver comment y remédier, mais malgré ses efforts, en était incapable. Il demanda timidement :

– Tu… tu ne devrais pas être à l’école ?

– L’école ! C’est pas là qu’on apprend à changer de parents !

Le savant se voûta, et l’enfant vint le consoler. Ils parlèrent de la veille, et le petit murmura :

– J’aime mieux un papa qui échoue, mais l’accepte, qu’un papa qui n’essaie même pas parce qu’il se croit parfait. Toi, tu t’améliores. Toi, tu guéris. Toi, le fossoyeur attendra sûrement que tu sois bien mort, trois jours au moins après que t’aies cessé de respirer.

– Merci. Je suis tellement désolé…

– Moi pas. T’as essayé, et maintenant, il n’y a plus qu’une solution… n’est-ce pas ?

L’archéologue voulut dire qu’elle n’existait pas, mais sa princesse… qui avait cru en elle, avant lui ? Qui avait suivi ses traces ténues pour la trouver au bout du monde ? Personne. Pour eux tous, elle ne pouvait pas être. Alors, un fossoyeur invisible dans un jardin étrange… pourquoi pas ?

Néanmoins, son esprit se rebellait. L’enfant constata :

– Tu me crois toujours pas.

– Je…

– Et si papa meurt ?

– Cela pourrait être un accident.

– Et s’il meurt avec sa nouvelle femme ?

– Ils pourraient mourir dans le même accident.

– Toi, alors !

Le petit réfléchit.

– Ah, je sais ! S’ils meurent un jour précis, à une heure précise, que tu choisis toi-même, tu me crois ?

Le savant prit le temps de réduire l’idée, énorme, inacceptable, à une petite boulette qu’il pût mâcher et avaler mentalement. Il espéra qu’il parviendrait à la digérer, qu’elle ne lui resterait pas sur la conscience. Et quand bien même, songea-t-il avec une légèreté forcée… il avait déjà vu des morts, des porteurs, des guides, tués parce qu’il les avait entraînés dans son rêve. Il visualisa la princesse morte et prisonnière, et l’espéra si merveilleuse une fois renée que les actes de ses sauveurs seraient justifiés d’eux-mêmes.

L’enfant sourit :

– Alors ? Il y a un bon jour pour mourir ?

Ils le choisirent ensemble, et l’heure également, avec un soin

extrême, pour être sûrs de déranger le moins possible l'existence du petit. Celui-ci courut l'annoncer au fossoyeur, qui hocha la tête, satisfait.

– C'est un bon choix. Une fois tes parents partis, je ne pense pas que tu les reverras, même à l'enterrement.

– Non ?

– Non. Quand les voitures se mêlent de voler, les passagers sont rarement en bon état à l'arrivée. Ça ne fait pas présentable, et les cercueils restent fermés.

L'enfant rit en imaginant une voiture qui volait. Il alla dans le garage pour la regarder, et conclut qu'il n'y tenait pas, à elle non plus.

*

L'enfant ouvrit la porte qui donnait sur la rue, et l'archéologue lui sourit.

– Bonjour… papa.

– Bonjour… comment veux-tu que je t'appelle ?

– Comment ça, comment ?

– Petit, junior, fiston, fils, par ton prénom, par un diminutif ?

– Y a une langue où fils et content sont le même mot ?

Le savant réfléchit.

– À la prononciation exacte près, oui.

– Alors, comme ça !

Quand il annonça à l'enfant qu'il allait acheter de quoi manger, celui-ci hésita, puis, très vite :

– Je préférerais ne pas manger que des biscuits et du lait.

– Moi aussi.

Lorsque les odeurs de cuisine se firent irrésistibles, le petit revint en courant du jardin, et découvrit l'archéologue devant la cuisinière. Il s'était protégé du tablier qu'il avait trouvé pendu dans le placard, sa poche encore pleine de cacahuètes rances. Demain, il le laverait.

L'enfant dit :

– Je ne suis pas sûr que j'aie besoin d'une maman, en fait. Tu te débrouilles pour deux !

Le savant fronça les sourcils, et le petit regretta de l'avoir taquiné ; mais son nouveau papa s'agenouilla devant lui, et lui caressa la joue.

– Si tu avais parlé comme tu voudrais vraiment parler, qu'aurais-tu dit ?

L'enfant se blottit contre lui, et pleura sa mère, jeune, souriante, et si vite détruite ; puis :

– Ça sent très bon, et j'espère que nous serons heureux avec la princesse.

– C'est un curry de poisson, et je l'espère aussi.

*

Sous le toit, il y avait une petite chambre vide. Ils en firent un écrin, peignant les murs d'un abricot très clair, ajoutant des rideaux aux teintes rosées, et ramenant du garde-meuble un lit assez beau pour qu'ils pussent imaginer y déposer leur princesse. Quand tout fut parfait, l'archéologue la fit entrer dans la maison, tentant d'oublier qu'il l'avait volée, de se convaincre qu'elle était simplement… venue d'elle-même. Lorsque qu'il l'eût étendue sur le lit, elle faisait un très beau secret.

Il disposa le schéma contre le mur, et l'enfant le relut, constatant avec plaisir qu'il lui semblait plus intelligible encore, comme si l'action devenue possible éclaircissait ses pensées. Il se dirigea vers l'escalier, hésita au milieu des marches, s'éloigna sur le palier, puis courut jusqu'à la cuisine, et renversa le contenu du tiroir à couverts sur la table. L'archéologue se mordit les lèvres pour garder le silence tout le temps que prit le petit pour choisir un couteau au manche lisse et lourd, à la lame luisante. Ils remontèrent dans la chambre rose, et l'enfant étudia alternativement le schéma et la princesse.

– Peux-tu me soulever ?

Le savant le maintint au-dessus du lit, et le petit tendit la main, positionnant le couteau entre les seins de la princesse. Lentement, il le posa, mais rien ne se passa. Sans le quitter des yeux, l'enfant s'installa sur une chaise. L'archéologue regretta d'avoir déjà rongé tous ses ongles, mais il parvint à s'asseoir, et à attendre. Le métal frémit, comme secoué d'un frisson ; il se liquéfia et coula sur la peau, non… sous la peau, se fondant dans la chair, et ne laissant qu'une ligne infime, luisante comme l'acier, et incroyablement satisfaisante pour l'œil. Le petit sourit largement, et le savant parla comme s'il remettait un diplôme :

– Ça, c'est du bon travail ; tellement bon qu'il n'y avait que toi pour le réussir.

– Alors, t'as bien fait de voler la princesse et le schéma ?

– Oh oui. Non seulement nous n'avions pas de solution, mais mes collègues avaient renoncé à la rechercher. Et maintenant… que faut-il faire ?

– Continuer, mais seulement quand ce sera le moment.

– Et ce sera vers quelle heure ?

– L'heure ? Je sais pas. C'est dedans moi, comme quand j'ai faim. Et là, ça dit plus rien.

L'archéologue songea qu'il détestait les méthodes indescriptibles rationnellement ; mais s'il ne les avait pas utilisées, il n'aurait jamais trouvé la princesse. Il se résolut à vivre de son mieux malgré son impatience, évitant de laisser brûler les plats et corrigeant les devoirs de l'enfant, sans tenter de hâter le processus. Il fut assez surpris de voir le petit revenir du garage avec une clé à molette toute sale qu'il monta dans la chambre rose.

– Mais… tu…

– Il faut du sale aussi.

Tendrement, l'enfant plaça la clé de travers sur le ventre doux et lisse. Cette fois, le métal sursauta, comme s'il avait battu un unique coup sur la membrane d'un tambour ; il sombra dans la chair, laissant non plus une ligne, mais une éclaboussure figée dans son expansion. Le petit sautilla dans la pièce :

– Je suis bien content ! C'est drôlement simple !

– Il suffit de… d'écouter ta faim ?

– Ah non, je dois utiliser ma tête, aussi, pour bien suivre le schéma et poser les objets au bon endroit. Sinon, ils n'entrent pas.

– Si tu utilises ta tête, tu peux peut-être m'expliquer ce que tu fais ?

L'enfant essaya, puis renonça :

– J'y arrive pas. J'ai pas de mots pour désigner ça. C'est la première fois que je fais ça, et ça ressemble à rien. Mais c'est… très agréable ; c'est comme si ça comblait un gros trou en moi, un trou qui faisait mal tellement il était vide.

– Et ce trou, il a un nom, lui ?

Le petit réfléchit, puis murmura, d'une voix absente :

– Je crois, oui… vaut mieux une maman d'acier qu'une maman de chair.

Le lendemain, le savant proposa de remplir le grenier d'une variété d'objets en acier inoxydable afin éviter des déplacements à l'enfant, mais celui-ci secoua la tête.

– Il faut que je les cherche, tu comprends. C'est important qu'ils viennent d'ailleurs, et se rassemblent ici.

L'archéologue soupira, car il supportait mal de voir la princesse inerte sur un lit. Dans sa vitrine, au musée, il avait pu se convaincre qu'elle n'était qu'une pièce de collection, mais ici… elle était trop

proche, et trop distante à la fois. Quand l'envie de l'étreindre devenait insoutenable, il quittait la pièce pour ne pas ressembler au père de l'enfant, aimant une femme morte dans son cœur, puis dans sa chair, aveugle à ses souffrances et à ses préférences. Le petit le regardait s'éclipser, silencieux, mais reconnaissant. Un jour, il dit :

– Moi aussi, je voudrais la toucher, lui dire que je l'adore, et me sentir tout chaud en dedans. Mais je peux pas. Tu comprends, je sais pas si elle aimerait. Je peux juste espérer…

Il se tut, et le savant compléta, d'une voix éteinte :

–… qu'elle aimera. Moi aussi.

– Nous sommes très courageux, non ?

– Si. Je suis fier de nous.

L'enfant répéta le mot dans sa tête, car il était très doux, et très solide à la fois, comme la première marche d'un escalier qui s'élèverait peu à peu, et dont la fin se perdrait dans les nuages. Au sommet, il devinait un palais depuis lequel on devait pouvoir accomplir des merveilles.

*

L'archéologue s'assit sur le seuil de pierre de la maison, et s'efforça de discerner les fleurs que lui décrivait l'enfant.

– Maintenant, je traverse une touffe de fleurs bleues avec des pétales comme du velours, et de grandes étoiles blanches au cœur de poudre dorée, et autour d'elles, des feuilles toutes découpées, d'un joli vert clair, un peu comme des plumes.

Le savant buvait lentement, mais à la fin de la troisième carafe, il ne voyait toujours rien, et sa migraine était en passe de devenir insoutenable. Il rentra, posa son chapeau sur la commode hideuse, étudia celle-ci, frissonna, et conclut qu'il fallait d'urgence qu'il se débarrassât de ce mobilier, et fît revenir le sien du garde-meubles.

Le lendemain, il acheta un livre de jardinage illustré, et l'enfant lui désigna les fleurs qu'il reconnaissait. Comme il fixait la pelouse, le front plissé par l'effort, il réalisa que toutes étaient des variétés appréciées des fleuristes, puis que les touffes étaient des bouquets. Quant à celles dont le cœur laissait voir de l'herbe… il pâlit en songeant qu'elles évoquaient des couronnes funéraires. Il crut discerner des taches de couleur, mais quand il tenta de les rendre plus nettes, la nausée monta si forte en lui qu'il renonça, vacillant.

Il peignit les taches sur du papier, puis essaya de dessiner les bouquets, et le petit soupira.

– T'en auras jamais fini !

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'ils changent. Y en a toujours de nouveaux.

Quand le journal annonça la mort d'un résident du quartier, l'archéologue alla à l'enterrement. Il attendit qu'il fût terminé, puis, au crayon léger et à l'aquarelle, il croqua les fleurs qui recouvraient la tombe. Il revint à la maison, et l'enfant le regarda, émerveillé.

– T'as réussi à les voir ?

– Non.

– Alors, comment tu sais qu'elles sont là ?

– Parce qu'elles sont aussi ailleurs.

Le savant installa une table, une chaise et un parasol dans le jardin, et il y passa son temps libre jusqu'à discerner les fleurs. Il se massa le front avec douceur, et la douleur dans ses yeux s'estompa progressivement. Il se leva, s'approcha du bouquet, examina la manière dont il était fiché en terre, puis dont les tiges semblaient se prolonger de racines. Certains des boutons qui se fanaient au cimetière fleurissaient dans le jardin, et il fut heureux de cette… seconde vie ?, presque autant que de pouvoir courir sur la pelouse en poursuivant l'enfant, sans abîmer la moindre corolle.

– Maintenant que tu vois les fleurs, tu pourrais essayer d'apercevoir la maison du fossoyeur ?

L'archéologue se détendit, et son esprit se fit mouvant, frustrant de prises les maux de tête qui tentaient de s'y agripper. Il observa la remise ruinée, et sursauta quand disparurent les planches qui obstruaient portes et fenêtres. Le toit n'était plus troué, et la façade intacte, lavée par le temps à un point impossible, car le bois aurait dû tomber en poussière. C'était une maison d'os aux yeux de nuit. Le petit monta sur le seuil, et tendit les bras derrière lui :

– Je peux pas faire ça s'il y a des planches, n'est-ce pas ?

– Non, en effet.

Le savant s'approcha lentement, les jambes tremblantes. Il avança la main, mais il toucha des planches plutôt que le vide, et avec un frémissement, les lieux reprirent leur apparence précédente. Il soupira, puis se figea, car il distinguait une odeur étrange. Il huma l'air, et l'enfant sourit :

– C'est normal, il vient de terminer d'enterrer un mort, et il fume sa vie.

L'archéologue se laissa tomber au sol, ferma les yeux, et posa ses mains sur son visage. La fumée avait une odeur d'os, de mousse et d'humus, la senteur d'une tombe… pas si vieille qu'il n'y restât que

poussière, pas si fraîche que la chair sentît encore de toute sa pourriture… mais fût juste décomposée jusqu'à l'agréable senteur du sol. Il ouvrit lentement les yeux, et discerna d'abord des bottes sombres, puis l'homme tout entier. Le cuir de ses vêtements avait pour toute couleur d'être noirci par le temps, sa peau était une patine, et ses cheveux très fins, blanchis par le soleil… comme un linceul sur la pelouse.

Le fossoyeur l'examina en silence, et le savant dut se détourner pour vomir, malade comme il ne l'avait plus été depuis cette fièvre lointaine qui avait failli le tuer. Quand il put cesser de trembler, il réalisa que sa main crispée dans l'herbe n'était pas près de prendre racine, et cela le soulagea. Il se redressa, soutint le regard de l'homme, et recréa peu à peu le calme en lui. Alors seulement, l'enfant lui prit la main, très délicatement, et la pressa contre sa joue. Un papa, c'était solide, mais tellement fragile aussi.

*

Jour après jour, la chair de la princesse se faisait métal. Sa peau parfaite, lavée de sépia, devenait d'acier brillant, ses longs cheveux, des fils incassables. L'archéologue se demanda s'il pourrait aimer une femme grise, même parée des reflets qu'éveilleraient sur elle les lieux qu'elle traverserait ; mais il réalisa bientôt que les tons rosés qui l'embellissaient n'étaient pas seulement des jeux de lumière dus aux murs et rideaux. Il sourit de gratitude, car le métal lui-même se colorait de teintes qu'il ne lui avait jamais vues, évoquant la chair tendre, les mamelons, les lèvres, les muqueuses où l'humidité…

Il se détourna, et ouvrit la fenêtre pour respirer un air plus frais. Il observa le jardin, et songea qu'il l'appréciait depuis que le lieu s'était soumis à sa curiosité, se faisant mieux comprendre. Maison, pré, remise… un ancien cimetière englobé dans la ville comme elle s'étendait, qui accueillait toujours les morts du voisinage, à l'insu des vivants pensant disposer d'eux. Un lieu privilégié, s'il fallait en croire le fossoyeur, qui se jugeait chanceux et affirmait d'une voix joyeuse :

– Pensez ! Je travaille en plein air, j'ai une jolie remise… alors que d'autres cimetières sont envahis d'immeubles, et mes collègues confinés à leurs caves. Certes, pour eux, les sols sont de terre, les marches moussues, et les bois usés par les précipitations qui battent l'immeuble lui-même. Mais moi… je vois le soleil en direct, pas à travers tous ces étages de vivants fantomatiques et d'architecture fugitive, mais tellement pesante à l'œil !

À ces mots, le savant s'était revu tout petit, terrifié par la cave sans raison apparente, prétendant craindre les grilles de bois mal raboté qui garantissaient des échardes. Depuis, il ne regrettait plus l'appartement

de ses parents.

*

L'archéologue et l'enfant écumèrent la ville. Ils ramenèrent d'autres couverts, des éléments de tuyauterie, un sabre damasquiné, une jante, des instruments de chirurgie, une barre pour armer le béton, une monture de lunettes, un foret, un pied de table, un percuteur et une poignée de balles, et même un anneau de piercing qui laissa le savant perplexe. Il fut très soulagé de le voir se fondre dans la chair, lui aussi, et réalisa qu'il avait été moins troublé en posant sur la princesse des pièces si pesantes qu'elles eussent dû l'écraser, ou si larges qu'elles en dépassaient du lit. Mais dans un frémissement, l'acier refluait vers le corps et disparaissait dans la chair.

Ils explorèrent les magasins, des revendeurs minuscules aux grandes surfaces, des boutiques de luxe rutilantes aux brocanteurs à la marchandise poussiéreuse, ainsi que les marchés aux puces et les bourses d'échange entre passionnés. L'enfant passait en revue des pièces innombrables, les comparant savamment même quand l'archéologue les trouvait désespérément identiques. Il patientait, sentant s'appesantir sur eux ces regards qui disaient :

– Ne peut-il pas choisir ?

Il leur répondait d'un sourire poli, plein d'excuses onctueuses, et soupirait d'être si conformiste, de se soucier encore du regard d'autrui. C'était peut-être préférable, car il devait rester insoupçonnable, insoupçonné, et dès qu'il était au musée, accueillir avec le dépit qui convenait le fait que la princesse ne fût pas encore réapparue sur le marché de l'art, qu'il n'en restât que des images et un mystère que nul ne sonderait plus. D'une certaine façon, il était le bouclier de normalité derrière lequel avançait le petit, bien à l'abri des flèches du doute et de la honte, et il était heureux d'oser persévérer, de protéger un rêve.

Comme le puzzle de métal avançait, il fallut de plus en plus de temps pour trouver les pièces suivantes, et la dernière leur échappa si longtemps que l'archéologue se soupçonna d'être capable de mourir d'impatience. Chaque matin, il se penchait à la fenêtre et se tordait l'esprit jusqu'à discerner le fossoyeur. Celui-ci l'étudiait avec un calme tranquille, puis secouait l'index en signe de dénégation. Soulagé, le savant apprenait à attendre une journée encore, une journée de plus.

Ils la trouvèrent enfin dans une vaste boutique au charme désuet. L'enfant s'y promena, effleurant les objets du doigt, pendant que l'archéologue rassurait le marchand, affirmant que son fils, délicat et adroit, n'allait rien briser, et que s'il se trompait, il paierait comptant un dégât imprévu. Le vendeur attendit sans plus les suivre, guettant l'heureux bruit d'une faïence qui se brise, ou mieux, d'un vaisselier qui

bascule. Son visage s’allongea lorsqu’il vit le petit revenir triomphant, porteur d’une cuillère minuscule, mais il sut se taire et encaisser la pièce tendue par le savant, qui tentait de ne pas rire.

Ils revinrent à la maison, et dès le seuil passé, se mirent à trembler. Ils renoncèrent à manger, leurs estomacs dévorés de faim, mais leurs gorges incapables d’avaler une bouchée. Les compotes ne les tentaient pas, ni même les fruits dorés garnissant le pommier qui s’était épanoui après une pluie d’été, comme s’il n’avait jamais brûlé. Ils posèrent la cuillère sur un petit napperon, et entrèrent dans la salle de bains. Ils en ressortirent propres, et l’archéologue sourit :

– Je suis content. Nos cheveux ne sont ni trop longs, ni trop courts. Je déteste ma tête quand je viens d’aller chez le coiffeur.

– Moi aussi. Ce n’est plus la mienne.

– Plus, et pas encore.

Ils s’habillèrent, et l’enfant réalisa que l’archéologue était un très beau papa, surtout vêtu comme ça.

– On dirait que… on dirait que tu vas l’épouser aujourd’hui. Sauf que… t’es en vert. Foncé, d’accord, mais en vert.

– En fait, on peut se marier en n’importe quelle couleur, tu sais, et habillé n’importe comment, si l’on y tient.

Il recula, et s’étudia dans le grand miroir, puis sourit à son reflet. Il portait admirablement ce genre de costume, habitué qu’il était à ne pas déparer à côté des merveilles exhumées du passé. Il espéra que cela suffirait pour la princesse. Le petit hésita une fois encore.

– Moi, je suis pas habillé pour un mariage.

– Toi, tu es là pour te faire adopter ; et nous avions pensé qu’on recueille plus facilement un enfant adorable qu’un enfant sage.

– Tu ne crois pas que les couleurs de mes vêtements sont un peu… bizarres ?

– Ce sont celles que tu aimes, non ? Nous les avions choisies pour cela.

Le petit se troubla, et son père le serra contre lui.

– Ne pas être nous-mêmes, ce serait la tromper.

– Je veux pas lui mentir !

– Moi non plus. Et puis… qu’elle nous aime ou non, je ne te quitterai pas. J’aime cette maison, et son jardin aussi, même s’il me trouble encore.

L’enfant caressa le tissu du costume ; il aurait préféré l’agripper, mais il se retenait de peur de le froisser. Il sentit les doigts de son père

se glisser entre les siens, et il serra, fort, jusqu'à être rassuré… suffisamment.

Ils se prirent par la main, et entrèrent dans la pièce où reposait la princesse ; dans les doigts de l'enfant, la cuillère ne tremblait presque plus, parce qu'il s'était raidi.

Il ferma les yeux, et la posa tout doucement, pour imiter les baisers si tendres qu'il recevait de l'archéologue. C'était leur cadeau à tous les deux, c'était le mieux qu'ils pouvaient faire. Il ne vit pas le métal se fondre dans le corps, effacer toute trace de chair, mais quand le savant inspira brutalement, il regarda. La princesse changeait, comme si le jour s'était levé en elle, et que l'acier devenait liquide et souple.

– Une transmutation… L'acier… l'acier sous une forme que nous ne connaissions pas.

– Quoi ?

– Regarde-la : elle est à l'acier ce que le diamant est au graphite, elle est…

Le petit sentit que son père pleurait, émerveillé, et il pressa son dos contre sa poitrine, puis il serra les bras qui l'enlaçaient. Même s'il ne comprenait pas tout ce qui arrivait, il ne risquait rien avec un papa si doux, rien.

Les paupières de la princesse se soulevèrent, et ils cessèrent de respirer. Elle avait le ciel dans les yeux, un ciel clair et lumineux, et l'enfant songea aux morts légers, aux yeux de nuit, aux yeux de feu. Elle était… autre. Il sut qu'elle les voyait quand le ciel de son regard se pencha sur eux, plongeant comme un immense oiseau de nuages et devenant si petit, si doux, deux prunelles pleines de tendresse. L'enfant vit les yeux d'une mère, l'archéologue, une splendeur inégalée, et… une femme qu'il sût combler ?

Elle leur sourit, et se redressa, fluide et silencieuse. Elle étreignit le petit, et celui-ci la trouva légèrement trop dure, mais agréablement lisse ; et encore un peu froide, mais ses caresses le faisaient frissonner de joie. Elle, elle ne mourrait pas ! Même enterrée par erreur, elle ne pourrirait pas, et ressortirait toute brillante de la tombe, comme le beau plateau d'acier inoxydable. Le fossoyeur ne la fumerait pas, car sa vie était souple et solide à la fois. Ils descendirent dans le jardin où elle ne reposerait jamais, et elle resplendit sous la lumière.

Malgré son ravissement, l'archéologue souhaitait en savoir plus, mais il n'osait parler ; elle le comprit sans mots.

– Votre monde est un œuf merveilleux, avec un jaune immense en guise de noyau, un jaune dont peuvent naître d'innombrables mères d'acier.

– Tu veux dire que tous les autres enfants tristes, ils auront une maman comme toi ?

– Nous pouvons les leur offrir, oui, une fée d'acier pour exaucer leur vœu le plus cher.

– Et personne ne peut les abîmer, ni les tuer.

– Personne.

Le petit se tut, radieux, et il serra plus fort la main de sa maman, tiédie dans la sienne depuis de longs instants, et devenue moelleuse. Le savant murmura :

– Le noyau est composé de fer et de nickel… et dans la croûte, seul l'aluminium est plus répandu que le fer.

La fée d'acier lui sourit.

– Au cœur de votre monde, le fer abonde ; à sa surface, le carbone foisonne… puis le ciel riche d'oxygène… cet air si pur, consumant les scories au cœur des brasiers. Mêlés avec amour, traités avec patience, ils forment un acier inaltérable, et doué de vie. Non pas celle de l'arme dans la main du guerrier, elle ne sait que tuer, ou celle de la machine qui remplaça l'esclave ; mais une vie libre et belle, une vie sachant… aimer.

Il frémit à ce mot, et à la caresse de leurs regards mêlés, puis il soupira, soulagé. Après l'ère du bronze, du fer, après les cliquetis de l'industrie et les couinements de l'informatique, il vivrait l'âge des fées d'acier. Fabricant de mamans, c'était un beau métier, et il ferait de son mieux pour en couvrir le monde… leur monde, disait-elle, leur monde d'humains.

– Les indices qui menaient à vous… ils étaient effectivement créés de toutes pièces.

– Mais ils menaient réellement à un fait.

– Et si on prenait le goûter ? proposa l'enfant.

La fée d'acier acquiesça, et ils allaient franchir la porte quand le petit se retourna vers le fossoyeur qui fumait en silence sur le seuil de la remise.

– Tu viens ?

L'homme faillit laisser tomber sa cigarette, mais parvint à la happer, et serra les lèvres le temps de réfléchir. Il leva les yeux vers le soleil, et le regarda en face, sans ciller. Rêves de chair ou rêves d'acier, corps poussant ou assemblés, tous seraient désintégrés quand l'astre exploserait, tous danseraient confondus dans la fournaise orangée. Il écrasa sa cigarette, et rejoignit la petite famille. Il aimait bien la fée d'acier, et il se réjouissait de l'enterrer, fût-ce pour jouer, car sa pelle

sonnant contre son corps donnerait l'impression de trouver un trésor.

– C'est ma maman, dit l'enfant.

– C'est mon amour, chantaient les yeux de l'archéologue.

La fée d'acier soutint le regard du fossoyeur, et les reflets mouvants sur son long corps souple demandèrent lentement :

– Si elles ravissent les mortels, qu'importe que les fées d'acier rongent le cœur de… notre monde à tous deux ?

Qu'importe, en effet, sourit l'homme, tous les bonheurs sont dévorants, celui de vivre, le tout premier.

Ils s'installèrent dans le petit salon, et prirent le thé dans les porcelaines fragiles que l'archéologue tenait de sa mère, sauf la fée d'acier qui suçota avec ravissement sa petite cuillère. Ils mangèrent des biscuits fondants de beurre et crissants de sel et de sucre, sauf la fée d'acier qui léchait délicatement l'anneau de métal repoussé entourant sa serviette blanche. L'enfant trouva qu'elle avait une très jolie langue, sur laquelle les damasquineries imitaient la salive. L'archéologue déglutit avec difficulté, et le petit se demanda s'il aurait bientôt une sœur, et si elle serait d'acier ou de chair, ou toute mélangée. Il se remémora le schéma, mais celui-ci n'en parlait pas.

Bah ! Fabriquer des bébés, c'était un truc que les grands réussissaient même sans l'aide d'un enfant. Il pouvait retourner jouer, maintenant, et c'était pas trop tôt.

# *À propos de cette édition électronique*



Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

***Ebooks libres et gratuits***

Adresse du site web du groupe :

**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Avril 2009**

—

**Coordonnées de l'auteur :**

Geneviève Grenon Van Walleghem

gen.lau.grenon@bluewin.ch *N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.*

Et, si un éditeur lit ces lignes et a aimé cette nouvelle, qu'il n'hésite pas à contacter l'auteur pour une édition sous forme de livre papier…

**Coordonnées de l'éditeur :**

Ebooks libres et gratuits contact@ebooksgratuits.com